

TOAST N°4

Plein automne. Milieu de semaine. Début de soirée. Dans un quartier résidentiel, la porte d'entrée de l'une des maisons est grande ouverte sur la rue, déversant un peu de sa lumière dans la nuit noire. Des petits groupes de personnes entrent au compte-gouttes et se rassemblent dans la salle principale. On y sert un vin de sureau à l'occasion de l'ouverture d'une exposition. La pièce, entièrement vide, se remplit peu à peu. Les conversations s'animent.

À l'occasion de l'exposition Rose Bruit, (SIC), Bruxelles, le 13 novembre 2014. Sur l'invitation de Sébastien Biset et Raphaël Pirenne.

Lorsque tout le monde est arrivé, couper le courant de la maison au tableau électrique et prendre la parole dans l'anonymat de l'obscurité.

Je voudrais porter un toast à mes hôtes:

Raphaël,

Jeanne,

Carl

et Gustave.

Mais aussi à la maison d'édition (SIC) dont c'est également le domicile.

Et bien sûr à vous toutes et tous qui êtes ici comme chez vous.

Merci de m'accueillir.

Moi aussi je dors ici en ce moment,

tout en haut de cette maison.

La nuit dernière,

je me suis réveillé parce que j'avais très soif.

Le verre sur la table de chevet était vide.

Je n'aime pas allumer la lumière quand je me réveille au milieu de la nuit,

alors j'ai pris le verre et je me suis dirigé dans le noir vers la salle de bain.

Dans la salle de bain,

il faisait vraiment très noir.

J'ai tâtonné pour trouver le robinet,

je l'ai ouvert,

j'ai mis mon verre dessous,

et là je me suis demandé quand fermer le robinet.

Comment savoir quand le verre serait rempli?

Je ne sais pas trop pourquoi mais j'ai d'abord pensé à compter.

Mais compter quoi?

Il valait mieux essayer de s'imaginer le verre en train de se remplir,

s'imaginer le filet d'eau dont le bruit donnait une vague idée du débit,

et s'arrêter un doigt avant le bord,

un doigt que je pouvais d'ailleurs tout aussi bien mettre dans le verre,

et qui une fois au contact de l'eau

me donnerait une indication beaucoup plus fiable du volume,

et du moment où fermer le robinet.

J'en étais là quand j'ai subitement eu la sensation que le verre allait déborder.

J'ai coupé l'eau d'un geste sec,

et je suis reparti avec une quantité indéterminée de liquide à la main.

Maintenant,

il fallait faire doublement attention.

À ne pas se prendre un mur,

bien sûr,

mais aussi à ne pas renverser le verre

dont je m'efforçais de visualiser le contenu,

et la tempête qui agitait toujours un peu plus sa surface

à mesure que j'avançais maladroitement dans le noir.

Et même si mes yeux commençaient à se faire à l'obscurité,

ce que je distinguais ne faisait qu'ajouter à ma confusion,

comme si je pouvais voir les atomes fourmiller dans la commode

ou dans le velours du fauteuil.

J'ai préféré fermer les yeux,
et même si je voyais les atomes de mes paupières danser devant moi en noir et blanc,
au moins je ne risquais pas de trébucher dessus.
J'ai fini par trouver mon lit.
M'asseoir.
Boire le verre d'eau.
Le reposer sur la table de chevet.
Et replonger dans le sommeil.

Tout ça pour dire qu'il vaut peut-être mieux qu'on finisse nos verres
avant d'entreprendre quoi que ce soit,
ou au moins qu'on les pose quelque part,
dans un endroit où chacun pourra facilement retrouver le sien tout à l'heure.

Poser son verre au sol le long du mur. Attendre que tout le monde ait trouvé une place pour le sien. Prendre le rouleau de papier sur la cheminée et le dérouler au sol comme un plan d'architecte. Les détails de la photographie se révèlent au fur et à mesure que l'on se fait à l'obscurité.

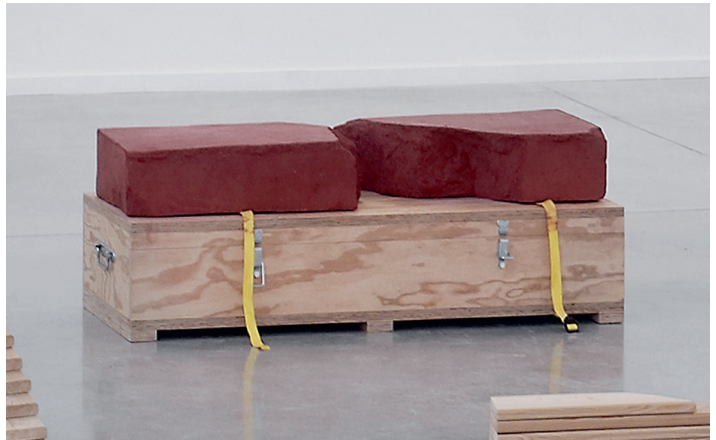


En ce moment,
je construis une maison.
Ce n'est pas ma maison.
Ni d'ailleurs celle d'un autre.
C'est juste une maison.

Pointer les différents éléments sur la photographie.



J'ai commencé par construire un balcon.
Un balcon pour s'accouder et regarder au loin,
discuter avec un ami,
s'imaginer ensemble à quoi la maison pourrait ressembler un jour,
quand elle sera terminée.
S'imaginer ce qu'on fera à l'intérieur,
et les conversations qui l'animeront.



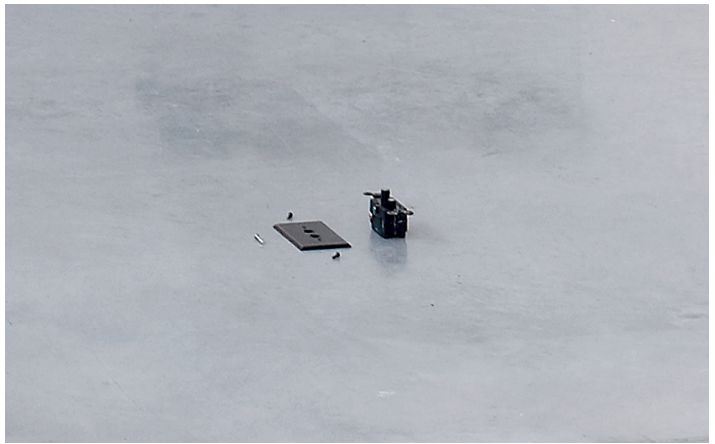
Après,
j'ai reproduit une marche,
le plus fidèlement possible.
J'ai essayé de faire son portrait,
avec de l'argile.
C'était une marche unique en son genre,
parce que dans le lieu où elle se trouvait,
il n'y en avait pas d'autre.
C'était la seule et unique marche dans les environs,
ce qui lui donnait beaucoup de personnalité.



J'ai aussi reproduit une vitre.
Une très grande vitre
dont les proportions me paraissaient idéales,
et je l'ai transformée en miroir,
pour voir si la copie était fidèle.



Dans un planétarium,
j'ai dégonflé une porte.
Une porte qui était restée fermée pendant des années,
entre un long couloir vide
et un bureau abandonné.
Je l'ai prise en photo sur le toit du bâtiment,
la nuit,
sous le ciel étoilé,
et puis je l'ai emportée avec moi,
en laissant sa photographie en échange.



Dans un ancien cinéma,
j'ai réinstallé les lumières d'origine au plafond,
à l'endroit où elles se trouvaient 100 ans plus tôt,
lorsque les gens s'agglutinaient devant l'écran,
et attendaient avec impatience qu'elles s'éteignent.
J'ai laissé les lumières là-bas,
mais j'ai emporté l'interrupteur.



Dans une vieille maison,
j'ai dégondé une fenêtre dont la vue était bouchée.
Je l'ai prise en photo,
entourée d'amis,
et j'ai muré l'ouverture.
Je suis parti avec la fenêtre
en laissant sa photographie accrochée sur le mur.



Ensuite,
je suis allé chercher des pierres dans la montagne.
Des pierres plates avec lesquelles on peut faire un chemin,
ou presser des lithographies.
Avec ces pierres,
j'aimerais un jour imprimer des plans.
Les plans d'une maison à laquelle on accède par un chemin en pierre.
Une maison qui ne serait pas ma maison.
Ni d'ailleurs celle d'un autre.
Juste une maison.

Pause. Continuer à regarder la photographie dont on distingue à présent un peu mieux les détails.

Pour s'adapter à la vision nocturne,
l'œil passe par plusieurs phases.
D'abord,
pendant 2 secondes,
la pupille se dilate.

Faire 2 pas vers la porte du jardin.

Puis,
pendant 5 secondes,
elle s'ajuste.

Faire 5 pas de plus.

Après 10 minutes,
l'œil peut percevoir une lumière un milliard de fois plus faible qu'en plein jour.

Faire 10 pas pour arriver sur la terrasse du jardin. Il fait nuit noire.

À partir de ce moment-là,
on peut commencer à regarder les étoiles.

Pointer du doigt en direction de la Grande Ourse.

Là-bas,
c'est la Grande Ourse.
Une manière de savoir si on a une bonne vue,
de savoir par exemple si on aurait pu devenir un des archers de Gengis Khan,
c'est de regarder la deuxième étoile en partant de la queue de la Grande Ourse.
Si on la voit double,
c'est qu'on a une très bonne vue.

*Pointer du doigt le sol et suivre le tracé des constellations
de l'autre côté de la Terre.*

Si on regarde maintenant de l'autre côté,
vers l'hémisphère Sud,
on peut voir la très belle constellation du Centaure.
Ici sa tête,
là son torse d'homme,
ses bras qui tiennent une lance,
et si on continue à descendre on voit bien aussi sa croupe de cheval,
et ses pattes suspendues en plein galop.
Au niveau du sabot avant droit du Centaure,
juste là,
se trouve l'étoile qui est la plus proche de nous.
C'est pour ça qu'on l'appelle Proxima du Centaure.
Sa lumière ne prend que 4 ans pour arriver ici.
Mais comme elle est 18 000 fois plus faible que celle du soleil,
on ne peut pas la voir.
En tout cas pas à l'œil nu.
Pour la voir,
il faut un outil.

*Tout en parlant, aller au fond du jardin et couper une
branche de l'arbre. Évider la moelle de la branche avec
un couteau. Regarder régulièrement dans le trou jusqu'à
voir au travers. Récupérer la moelle et la sciure et la mettre
dans sa poche.*

Comme son nom l'indique,
une longue vue,
ça permet de voir loin.
De voir ce qui arrive,
et d'avoir le temps de se préparer.
Sauf que les choses n'arrivent pas toujours,
et que même parfois elles s'éloignent,
et alors au lieu de regarder ce qui nous attend,
on se retrouve à regarder ce qu'on ne pourra jamais rattraper.

Revenir sur la terrasse, dos à l'arbre. Pratiquer une entaille à une largeur de doigt de l'extrémité, perpendiculairement à la branche. À partir de cette entaille, descendre d'environ 2 centimètres et entailler de biais en direction de la première entaille. En répétant ces deux étapes, entailler progressivement la branche jusqu'à ce qu'il y ait une percée dans la partie creuse intérieure. Continuer jusqu'à ce que le trou fasse environ 5 millimètres. Couper un morceau de moelle de 3 ou 4 centimètres de longueur et l'aplanir sur un côté. Insérer le morceau dans l'ouverture située entre le bec et la première entaille. Tester la flûte en enfonçant plus ou moins le morceau de moelle jusqu'à ce qu'un son soit émis.

L'arbre au fond du jardin
a environ 100 ans.
Comme la maison.
Il la protège de la foudre,
et ses habitants des maladies.
Il facilite aussi le passage entre les mondes,
et réconcilie le jour et la nuit.
À l'intérieur du sureau vit la femme de Pan.
Ça doit pas être facile tous les jours
de vivre avec un type à moitié homme,
à moitié bouc,
qui vous poursuit avec sa flûte,
et qui aime tellement semer la pagaille
qu'il a donné son nom à la panique.
C'est peut-être pour ça que sa femme se planque dans un arbre.
En tout cas,
je ne crois pas que Raphaël savait qu'elle habitait là
quand il m'a proposé de couper une branche
pour la maison que je construis.
Je lui ai dit merci,
mais je dois bien avouer que je ne voyais pas trop bien
ce que j'allais pouvoir faire avec une branche,
à part peut-être une cale pour une porte.
Ça m'a fait penser aux courants d'air
qui traversent les maisons de part en part,
sifflent dans les oreilles,
balancent tous les papiers par terre,
et claquent les portes comme des adolescents en colère,
et je me suis dit que j'allais faire une flûte.
J'ai pensé que la femme de Pan comprendrait,
et que comme ça,
quand la maison que je construis sera finie,
je pourrai souffler dans la flûte,
et écouter si la maison sonne bien.

Retourner dans la maison et monter à l'étage en soufflant dans la branche de sureau. S'arrêter sur le palier puis attendre que tout le monde s'y entasse tant bien que mal. Parler bas, comme un intrus.

Pour tester l'acoustique d'un bâtiment,
il existe une fréquence qu'on appelle le bruit rose.
C'est comme un souffle constant,
comme le son d'une cascade.
Je voulais donner quelque chose à Raphaël
en échange du bruit rose que j'espérais produire avec la branche de son sureau,
pour tester l'acoustique de la maison que je construis.
Je voulais lui laisser un souvenir.
Quelque chose qui lui permettrait de se rappeler ce moment.
Quelque chose qui ferait date.

Je venais de lire un truc sur le carbone 14.
Un article qui expliquait tout le processus.
D'abord,
il faut prélever un échantillon de ce qu'on veut dater,
puis on le transforme en poudre de carbone,
et enfin on passe cette poudre dans un accélérateur de particules.
À ce moment-là,
les particules valdinguent et se volatilisent jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien du tout,
à part une date,
la date du truc qui s'est éparpillé dans tous les sens comme une pluie d'atomes.
J'ai trouvé ça formidable.
Je me suis dit que j'allais récupérer la moelle du morceau de bois après l'avoir évidé,
et que je l'enverrais à un laboratoire de datation au carbone 14.
Je me voyais déjà recevoir un papier du laboratoire
avec écrit dessus la date du jour où j'aurais coupé la branche,
et j'étais tout excité à l'idée d'offrir ce papier à Raphaël,
comme souvenir de notre échange.
Pour être sûr de mon coup,
j'ai écrit à un labo qui m'a répondu presque tout de suite
pour me dire qu'il pourrait préparer l'échantillon
mais que pour ce qui était de le dater,
la marge d'erreur était d'environ 500 ans.

Mon enthousiasme est un peu retombé.
Il allait falloir trouver autre chose.
À moins d'attendre bien sûr.
Mais dans ce cas,
il faudrait que les descendants de Raphaël se passent l'échantillon
de génération en génération,
ce qui avait peu de chance d'aboutir,
et à chaque fois l'histoire serait altérée,
jusqu'à ce qu'elle n'ait plus aucun lien avec l'histoire de départ,
que la poudre de carbone soit perdue,
remplacée par autre chose ou même par rien du tout,

que l'histoire elle-même soit oubliée,
réinventée,
transformée en blague,
une blague dont on n'a encore aucune idée aujourd'hui
parce que ce type d'humour n'a pas encore été inventé,
une blague qui ne sera peut-être plus qu'un son,
ou une expression du visage,
une manière de plier la lèvre
que pour une raison ou une autre tout le monde trouvera irrésistible
et qui déclenchera des fous rires à n'en plus finir.

J'ai écrit tout excité au labo
pour leur demander s'ils pourraient simplement me renvoyer l'échantillon
une fois qu'ils l'auront transformé en poudre de carbone.
Ils m'ont dit pas de problème,
mais qu'il fallait bien que je comprenne que davantage qu'une poudre,
ça ressemble plutôt à de la poussière,
et encore très peu de poussière,
que c'est à peine visible,
presque rien en fait,
un truc qu'on ne voit même pas d'habitude,
un truc qu'il faut vraiment faire l'effort d'observer si on veut pouvoir le voir,
comme quand on essaye de nettoyer la lentille de son appareil photo
et qu'il y a toujours des minuscules poussières qui reviennent se coller dessus,
des minuscules poussières qui viennent d'on ne sait où,
et qu'il faut bien finir par accepter,
parce qu'il n'est pas question de s'en débarrasser complètement,
il faut juste faire avec.

Je leur ai dit que ça m'allait tout à fait.

J'en suis là.
Avec de la sciure de bois dans la poche,
et dans la tête l'image macroscopique de quelques grains de poussière
sur la surface ultra polie d'une lentille d'appareil photo.

Pause.

La dernière phase d'adaptation à la vision nocturne est assez longue.
Environ 45 minutes.
Au bout de ce temps-là,
on est capable de distinguer la lueur d'une bougie dans la nuit à 27 kilomètres de distance.
On est alors au maximum de sa capacité de vision.
Nos yeux ne peuvent pas être plus ouverts.

*Rester un moment sans rien dire, entassés dans le noir sur
le palier, puis redescendre en silence dans la salle du bas.
45 minutes après le début du toast, toutes les lumières de
la maison se rallument d'un coup. La pièce est constellée
de verres éparpillés au sol.*

Extrait de Mark Geffriaud, *TOAST*, publié en 2018 par <o> future <o> et le Frac Île-de-France—Le Plateau, avec le soutien à l'édition du Cnap Centre national des arts plastiques. Design graphique : Charles Mazé & Coline Sunier. Relecture : Jean-François Caro.

Le projet de publication *TOAST* réunit une série de prises de parole en public qui ponctuent le parcours artistique de Mark Geffriaud depuis 2011. Comme leurs noms l'indiquent, ces toasts empruntent une forme orale généralement associée à une célébration ou à une inauguration et dont l'histoire remonte à l'Antiquité. Réunir dans un livre les notes et indications qui ont servi à l'artiste à porter ces toasts est à la fois un moyen de les archiver—puisqu'il n'en existe aucune autre documentation—et de les actualiser, en plaçant le lecteur dans une situation d'interprète.

Le livre d'artiste réunit une sélection de sept des onze toasts que Mark Geffriaud a porté à ce jour, ainsi qu'un nouveau script inédit, qui fut activé en public le 26 septembre 2018 dans le cadre de l'exposition *une certaine douceur en prime* à la galerie gb agency, à Paris. La forme choisie—à la fois script et retranscription, outil et archive—cherche à retracer l'évolution du projet en anticipant sa poursuite.